I.

INSTRUCTION SOMMAIRE SUR LE TRAITEMENT DE LA MALADIE VÉNÉRIENNE DANS LES CAMPAGNES,

Publiée par la Société de Médecine, en 1786, et revue par l'École de Santé de Paris, au mois de Frimaire, an 5.

LASSONE (Joseph marie François de)

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE LA RÉPUBLIQUE.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

AVERTISSEMENT.

L'École de santé de Paris a été invitée, par le Ministre de l'Intérieur, à lui donner son avis sur un mémoire adressé par l'Administration centrale de la Vendée, et dans lequel on annonce que la maladie vénérienne fait d'affreux ravages dans les campagnes de ce département. L'École de santé a pensé que le meilleur moyen de s'opposer au progrès du mal, et d'en tarir la source, serait de faire répandre dans ces malheureuses contrées, une Instruction sommaire qui pût diriger les Officiers de santé, et, jusqu'à un certain point, les malades eux-mêmes, dans les divers traitemens à administrer.

Une Instruction de ce genre ayant été publiée, en 1786, par la Société de Médecine, l'École de santé a cru devoir la relire avec soin; et s'étant assurée que les dispositions qu'elle contient, s'adaptent parfaitement à la circonstance présente; qu'elle est d'ailleurs rédigée d'une manière simple, claire, précise et méthodique; qu'elle prévoit tous les cas, tous les inconvéniens, elle a proposé au Ministre d'en faire distribuer des exemplaires aux Officiers de santé qui habitent les lieux où le mal s'est propagé.

En même temps, elle a pensé qu'il était convenable d'ajouter à cette Instruction quelques notes, soit pour rendre plus clairs certains passages qui lui ont paru ne l'être pas assez pour un grand nombre de ceux auxquels

elle est destinée, soit pour conseiller de diminuer, dans quelques cas, les doses, peut-être trop fortes, d'un remède aussi énergique que celui que l'on propose pour combattre le virus vénérien. Ces notes sont jointes ici, avec l'indication des pages auxquelles elles se rapportent.

NOTES.

Note pour la page 7, ligne 14. La douleur qu'on sent en ce lieu peut n'être que symphatique, comme celle qu'y cause la présence d'une pierre dans la vessie.

Note pour la page 11, ligne 19. Le traitement local du chancre peut suffire quand il y a peu d'âcreté; mais comme rien n'indique que le malade soit guéri, il est plus prudent de lui administrer un traitement vénérien en règle. D'ailleurs le traitement uniquement local, peut occasionner la dégénérescence de l'ulcère.

Page 28, ligne 11. Au lieu de la phrase commençant par le mot *telle*, jusqu'au mot *mais*, lisez : On peut substituer à la tisane de graine de lin, celle de gayac, qui conviendra encore mieux aux sujets bien constitués *(Voyez n.° 3.)* Telle est la méthode qu'il faut suivre pour les hommes forts et robustes.

Note pour la page 36, ligne 18. Nous croyons plus prudent de ne point administrer le remède à cette dernière dose.

Note pour la page 39, ligne 20. En préparant avec soin la solution du sublimé dans l'eau distillée, et en ne confiant les bouteilles qu'aux Officiers de santé chargés de distribuer le remède jour par jour, on éviterait la dépense considérable du sirop; cependant ce sirop peut avoir de grands avantages par sa propriété sudorifique.

INSTRUCTION

Pour Copie conforme
Le directeur de l'Ecole de santé de
Paris.

I.

INSTRUCTION SOMMAIRE SUR LE TRAITEMENT DES MALADIES VÉNÉRIENNES DANS LES CAMPAGNES.

Lue dans la Séance tenue au Louvre par la Société Royale de Médecine le 12 Septembre 1786.

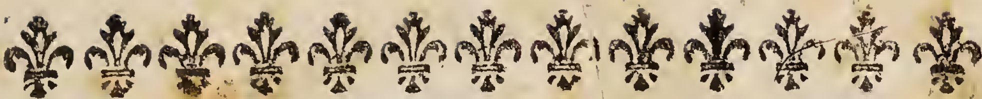
RÉDIGÉE ET PUBLIÉE PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE PH.-D. PIERRES, Premier Imprimeur Ordinaire du Roi, de la Société Royale de Médecine, &c.

M. DCC. LXXXVI.



INSTRUCTION SOMMAIRE

SUR LE TRAITEMENT

DES MALADIES VÉNÉRIENNES.

LA maladie vénérienne autrefois inconnue dans les campagnes, eſt devenue depuis peu aſſez commune dans quelques-unes, par les Ouvriers que le beſoin appelle, pendant l'été, dans la Capitale, & qui retournent chez eux infectés des maux auxquels ils ſe ſont expoſés; maux qu'ils communiquent à leurs femmes, quand ils ſont de retour, ſoit parce qu'ils ignorent préciſément leur état, ſoit parce qu'un traitement fait à la hâte, & ſouvent par des Charlatans, leur donnent une ſécurité auſſi dangereuſe que la maladie. Cette communication fatale ne ſe borne pas à la femme, qui y eſt en quelque ſorte aſſujettie par ſon état; les enfants y participent communément, & bientôt

tôt tout un canton ſe trouve infecté d'un virus ignoré ou méconnu, qui détruit, dégrade l'eſpèce & anéantit inſenſiblement les races futures ſur leſquelles ſont fondés l'eſpérance de l'agriculture & les forces de l'État.

Tel eſt le tableau touchant, qui a été préſenté au Gouvernement. Pour arrêter les ſuites funeſtes qui en réſultent, l'Adminiſtration a demandé à la Société Royale de Médecine de rédiger une Inſtruction, pour être communiquée dans les villages aux Chirurgiens peu accoutumés à traiter cette maladie, afin qu'ils puſſent venir utilement au ſecours de tous ceux qui l'éprouvent, & ſe familiariſer avec les moyens les plus ſimples, les plus sûrs, & les moins coûteux, de faire ceſſer cette eſpèce de contagion. La Société Royale n'ayant d'autre but & d'autres deſirs que de concourir à l'exécution des vues bienfaiſantes du Gouvernement, ſoit pour l'inſtruction, ſoit pour le ſoulagement des malheureux pour leſquels elle eſt conſultée, nous a nommés M. de Laſſone & moi pour faire & dreſſer cette Inſtruction.

Il eſt aſſez difficile de donner les préceptes

qu'on nous demande, ſur le traitement de la maladie vénérienne : ſi on ne fait qu'effleurer la matière, on doit craindre en effet de favoriſer l'empiriſme ; & ſi on veut entrer dans tous les détails, c'eſt faire en quelque ſorte un Traité complet, très-éloigné du but que ſe propoſe l'Adminiſtration.

Pour tenir un juſte milieu ; nous décrirons avec autant de préciſion qu'il nous ſera poſſible, ſans nuire à la clarté, les différens ſymptômes de la maladie vénérienne, dont quelques-uns ſont iſolés & ne ſuppoſent pas toujours la vérole ; nous y joindrons le traitement rationel que chaque ſymptôme exige, pour parvenir à la guériſon & prévenir ſa dégénéreſcence ; enfin nous traiterons de la vérole confirmée, & nous indiquerons les moyens de la guérir, dont l'expérience a prouvé la ſureté & l'efficacité ; c'eſt le meilleur de tous les guides.

De la Chaudepisse.

La Chaudepiſſe eſt un des ſymptômes le plus ordinaire & le plus commun de la maladie vénérienne ; c'eſt un écoulement de matiere

jaune, verte, & de différentes couleurs, qui, chez les hommes, ſort de la verge, de l'urètre, & du vagin chez les femmes. Cet écoulement eſt ordinairement accompagné de chaleur, de cuiſſons, d'ardeur d'urine, quelquefois même de difficultés d'uriner; dans ce cas, la maladie a un caractère inflammatoire. Il faut commencer par calmer ces ſymptômes pour s'occuper enſuite de la deſtruction du virus, & parvenir à tarir ſans riſque l'écoulement.

On remplit la premiere de ces vues par la ſaignée répétée ſuivant la violence des accidens & les forces du malade; mais il ne faut pas trop abuſer de ce moyen: il faut ſouvent ſe contenter de baigner & fomenter les parties avec la décoction de guimauve, de graine de lin ou avec du lait coupé, & y ajouter une boiſſon copieuſe de ptiſanne émolliente ou d'eau de graine de lin. Si les douleurs ſont exceſſives, on fera dans le canal de l'urètre des injections avec l'huile d'olive tiede; mais ſi la chaude-piſſe eſt bénigne & ſans inflammation, s'il y a peu de douleur, il faut éviter la ſaignée, les bains, & ſe contenter d'une boiſſon délayante

& apéritive, composée de chiendent, de régliſſe & de nitre, N° 2; & dès que la douleur & la cuiſſon auront diſparu, il faut purger pluſieurs fois le malade avec les pilules N 6, & diminuer inſenſiblement ſa boiſſon. Si par ces moyens la matiere ne coule plus ſi abondamment, ſi elle devient blanche, alors on joindra aux purgatifs l'infuſion martiale vulnéraire, N° 7, ou la décoction de gaïac N° 3, que l'on peut rendre de tems en tems purgative, voyez N° 4.

Si la Chaudepiſſe réſiſte à ces moyens, & qu'il reſte un point de ſenſibilité au-deſſous de la couronne du gland, on doit préſumer que le ſiége de l'écoulement *eſt à la foſſe* naviculaire; c'eſt le plus difficile à tarir, & on n'en vient gueres à bout que par le moyen des injections, qui parviennent juſqu'au mal par dégorgement; mais il faut éviter toutes les injections qui ſont aſtringentes ou cauſtiques, & ſe contenter de celle dont nous donnerons la recette N° 19, qui n'a aucun de ces inconvéniens, & qui porte le remede ſur le mal même. Cette injection convient également aux femmes, quand l'écoulement eſt rebelle; mais comme elle doit

être plus répétée chez elles, on pourra y ſubſtituer celle N° 20; elle eſt moins coûteuſe.

Il y a auſſi une Chaudepiſſe qu'on appelle bâtarde, qui eſt aſſez fréquente chez les hommes. Dans cette maladie, il ſort ſouvent avec abondance, non de l'urètre, mais des glandes ſébacées, qui entourent la couronne même du gland, une humeur lymphatique un peu viſqueuſe & quelquefois purulente.

Le relâchement des glandes ſébacées & un prépuce trop long diſpoſent à cette maladie, qui n'eſt point dangereuſe, à moins qu'elle ne ſoit négligée; dans ce dernier cas, il peut en réſulter des chancres, le phymoſis & même le paraphymoſis, ſuivant que le prépuce ou le gland en ſont plus particulièrement affectés.

Il ne faut pas confondre cette Chaudepiſſe bâtarde avec le ſuintement qui arrive aſſez ſouvent aux hommes mal-propres, qui négligent de ſe laver; ce n'eſt alors qu'un ſimple engorgement des glandes odoriferes ſurchargées de l'humeur qu'elles ſéparent pour prévenir le deſſéchement de ces parties & faciliter le coït, ſans qu'il y ait la moindre virulence; de ſimples lotions

émollientes N° 10, ſuffiſent communément pour le guérir ; mais il faut employer des injections entre le gland & le prépuce, pour prévenir l'inflammation & la formation des chancres dans la premiere eſpèce ; & s'ils exiſtent déja, les traiter comme il ſera dit à l'article conſacré au traitement de ce dernier ſymptôme.

Si la Chaudepiſſe diſparoît tout d'un coup, par un mauvais régime, ou par quelque exercice violent, ou quand on la ſupprime par des ſtyptiques ou des aſtringens, alors la matiere gonorrhoïque diſtend le teſticule, y produit l'engorgement & l'inflammation, & ce qu'on appelle improprement, chaudepiſſe tombée dans les bourſes. Cet accident, qui n'eſt jamais ſans danger, exige les ſaignées répétées, l'application des cataplaſmes de mie de pain & de lait N° 13, & une boiſſon émolliente très-copieuſe N° 1. Quand l'inflammation eſt calmée, on rendra les cataplaſmes toniques N° 14, pour reſſerrer les vaiſſeaux & déterminer la matiere gonorrhoïque à reprendre, s'il eſt poſſible, ſon premier cours : il faut porter un ſuſpenſoir, même après la réſolution parfaite, afin d'en

prévenir le retour ; cet accident eſt quelquefois ſuivi de la vérole , & on ne peut alors éviter de paſſer les grand remèdes par la méthode qui ſera indiquée.

Des Chancres vénériens.

Les Chancres de cette eſpèce ſont de petits ulcères ronds, ſuperficiels, qui, *à la ſuite d'un coït impur*, attaquent dans les deux ſexes, les parties naturelles : dans les hommes, on les remarque aſſez ordinairement au gland, mais plus communément à la couronne, au prépuce, au frein, quelquefois même à l'extrêmité extérieure du canal de l'urètre.

Dans les femmes, ils occupent l'intérieur des grandes lèvres, les nymphes, le clitoris; ils ſe prolongent quelquefois dans l'intérieur du vagin.

Le Chancre ne paroît dans ſon commencement qu'un petit bouton rouge, enflammé, accompagné de démangeaiſons, il ſe leve en pointe remplie de féroſité; & lorſqu'il la laiſſe échapper, cette féroſité ronge les bords de l'ouverture & forme un ulcère plus ou moins profond.

Les Chancres ſont benins quand il y a peu d'inflammation, qu'ils ne ſont accompagnés d'aucune callosité, & que le pus qui en découle eſt doux ; alors il ne faut que les tenir proprement, les laver avec de l'eau de guimauve, & les panſer avec du cérat de Galien ; on en hâte le deſſéchement en ſubſtituant au cérat la pommade mercurielle. Ils ſont malins quand ils ſont douloureux, quand ils ſont calleux, & que le pus qui en découle eſt âcre & rongeant. Ces ſortes de Chancres, lorſqu'ils ſont nombreux, ſe rejoignent quelquefois pour ne plus former qu'un ulcère plus ou moins rebelle ; il faut alors des *lotions* plus répétées & quelquefois plus animées, N° 12, & les panſer avec l'onguent de la Mere & le baſilicum, & ſur la fin avec la pommade mercurielle, toucher les bords avec la pierre infernale ou l'alun calciné, & faire quelques frictions aux aînes & au periné ; ſi ces moyens ne ſuffiſent pas, il ne faut pas héſiter à adminiſtrer les grands remedes.

Indépendamment des parties naturelles, il ſurvient encore des Chancres à d'autres parties: un enfant infecté du vice vénérien, peut en

donner à ſa nourrice ; ils ſe manifeſtent alors à l'aréole du téton ; la nourrice peut en donner à l'enfant ; ceux-ci attaquent ordinairement les lèvres, la langue & les autres parties de la bouche.

On comprend que ces ſortes de Chancres étant un effet conſécutif du virus vénérien, ils ſuppoſent la vérole confirmée, & qu'il faut alors traiter les nourrices & les enfans comme il ſera dit à l'article qui les concerne.

Des Bubons vénériens.

Le Bubon eſt une tumeur qui vient aux glandes des aînes ou des aiſſelles, à la ſuite d'un commerce impur.

Le Bubon ou le Poulain, ſurvenant peu après le coït, doit être regardé comme une maladie primitive ou eſſentielle ; celui qui ſuccède à une gonorrhée ſupprimée, à des chancres deſſéchés par les cauſtiques, ou à quelqu'autre ſymptôme vénérien, eſt une maladie conſécutive, qui caractériſe la vérole confirmée ; il en eſt cependant quelquefois la criſe. Le Bubon qui ſurvient pour avoir donné à téter à un enfant gâté,

attaque plus ordinairement les glandes les plus prochaines de l'aiſſelle ; celui qui ſurvient à des baiſers laſcifs, les glandes du cou & de la gorge ; ce ſont ſouvent des ſignes conſécutifs de la vérole qui exigent un traitement méthodique.

On ne doit rien négliger pour réſoudre le Bubon, c'eſt la terminaiſon la plus heureuſe: on y parvient quelquefois par les moyens ſuivans : on ſaigne quand il y a inflammation, on boit abondamment d'une ptiſanne N° 1, & enſuite ſudorifique, N° 3. On évite de marcher & de ſe livrer à toute eſpèce de fatigue ; on applique ſur le Poulain, qu'on a eu ſoin de raſer, un emplâtre réſolutif & fondant, N° 17 ; on prend en même tems des pillules fondantes N° 6, à la doſe de dix-huit grains par jour, diviſés en trois priſes : on fait des frictions ſur le Bubon avec la pommade mercurielle, N° 21.

Malgré la vertu non-conteſtée de ces réſolutifs, ils ſont ſouvent ſans action, & il arrive quelquefois que le Poulain s'ouvre de lui-même ; ſi les bords ne ſont ni durs ni calleux, cette ouverture ſuffit, & après une ſuppuration

convenable il ſe fait une cicatrice qui ne préſente aucune difformité ; mais ſi, malgré l'ouverture ſpontanée, les bords ſont durs & calleux, il faut néceſſairement l'aggrandir par une petite traînée de cautère, & ce moyen eſt preſque toujours préférable à l'inſtrument, parce que, par ſes parties âcres & ſtimulantes, la pierre à cautère fait en même tems l'office d'un fondant très-actif, qui réſout toutes les glandes ou en détermine la ſuppuration, & prévient conſéquemment les clapiers & les fiſtules, qui ſont quelquefois la ſuite de ces ſuppurations glanduleuſes.

Si le Poulain ſe durcit & fait craindre qu'il ne ſe termine par une induration inſurmontable, il ne faut que l'entretenir en chaleur par l'application d'une peau d'agneau, & ne pas trop l'irriter pour ne pas le faire dégénérer en carcinome, la plus malheureuſe de toutes les terminaiſons. Mais quels que ſoient les Poulains qu'on a à traiter, quelques moyens qu'on adopte pour les réſoudre ou les faire ſuppurer, il ne faut pas toujours les regarder comme ſuffiſans ; il faut néceſſairement y joindre le traitement métho-

dique de la vérole, ſans quoi on riſque preſque toujours de les faire dégénérer, de les rendre incurables, & quand même on parviendroit à en éprouver heureuſement la réſolution, on ne peut guere échapper à la vérole confirmée, ſoit qu'on le conſidere comme la cauſe ou l'effet de cette maladie.

Du Phymosis.

Le Phymoſis eſt le gonflement du prépuce & l'étranglement du gland qu'il recouvre, ſoit qu'il y ait inflammation, ſoit qu'il n'y ait qu'un bourſoufflement œdémateux.

Dans le premier cas, il faut ſans tarder recourir à la ſaignée du bras, que l'on réitère ſelon le beſoin, en même tems qu'on emploie ſans relâche les fomentations émollientes, N° 10, & les injections de même genre entre le gland & le prépuce. Si par ces moyens on parvient à pouvoir étendre la peau du prépuce & découvrir le gland, & qu'il n'y ait pas de chancres, on ſubſtituera aux lotions émollientes preſcrites, celles qui ſont réſolutives, N° 11, qui conviennent également au Phymoſis

accompagné d'œdème. Dans l'un & l'autre cas, il ne faut jamais en venir à l'opération, à moins d'une néceſſité très-urgente; car il arrive preſque toujours que le Phymoſis ſe diſſipe par ces moyens, ſoit que ce ſoient les chancres ou l'humeur de la Chaudepiſſe qui l'aient produit en irritant le prépuce & en s'amaſſant entre cette membrane & le gland.

Du Paraphymosis.

Le Paraphymoſis eſt formé par la rétraction & le gonflement du prépuce, au-deſſous de la couronne du gland, avec étranglement de cette derniere partie. Cet accident peut avoir les ſuites les plus fâcheuſes, s'il étoit négligé; il faut donc, ſans perdre de tems, s'occuper des moyens de réſolution, qui conſiſtent en ſaignées répétées, en lotions faites continuellement avec l'huile d'olive, afin de relâcher les fibres du prépuce qui forment l'étranglement, & pour parvenir à la réduction qu'il faut tâcher de faire promptement. Si elle étoit impoſſible, il faudroit ſans héſiter faire avec une lancette de petites mouchetures en travers, afin de débrider les fibres

du

du prépuce qui font corde autour de la couronne & en produifent l'étranglement. On laiffe enfuite dégorger la partie dans un peu d'eau tiéde pour produire l'effet d'une faignée locale ; on la recouvre de nouveau avec des compreffes imbibées d'huile d'olive, que l'on réitère fréquemment ; & au bout de quelques heures, on peut en tenter fans rifque la réduction : pour y parvenir, on relève, autant qu'il eft poffible, la peau du prépuce vers le gland, qu'on comprime entre les deux pouces pour en diminuer le volume, tandis qu'avec les deux autres doigts on fait avancer le prépuce par-deffus. La réduction faite, on laiffe repofer le malade, & on fait entre le gland & le prépuce des injections avec le beaume Samaritain N° 15, pour cicatrifer les petites mouchetures qu'on a été obligé de faire.

DES PUSTULES.

Les Puftules font des boutons quelquefois plats, d'un rouge pâle, d'autrefois élevés en pointe, & d'où il fort une liqueur luifante & vifqueufe ; fouvent les Puftules s'ulcèrent, les bords en deviennent durs; mais plus communément elles

ſont sèches, écailleuſes, & ont quelque reſſemblance avec les éruptions dartreuſes; elles attaquent aſſez ordinairement les parties de la génération, le plis des aînes, la marge de l'anus; mais en général on peut dire qu'aucune partie du corps n'en eſt exempte, & elles défigurent ſouvent le viſage d'une maniere très-ſenſible.

Les puſtules ſont un ſymptôme de vérole confirmée, & le plus ordinaire aux enfans attaqués de cette maladie. Rarement, les puſtules ont beſoin d'un traitement particulier, à moins qu'elles ne ſuppurent; alors il faut ſe contenter de les fomenter avec une décoction émolliente, ou l'eau de graine de lin; les remedes internes ſuffiſent ordinairement pour les diſſiper, & on les voit s'affaiſſer, ſe deſſécher & tomber en écailles farineuſes, & la guériſon de ce ſymptôme marcher d'un pas égal avec le traitement général auquel il faut ſoumettre tous ceux qui en ſont attaqués.

Des différentes Excroissances Vénériennes.

Sous le nom général d'Excroiſſances vénériennes; on comprend les poireaux, les crêtes, les

condylômes, les fics, les chouxfleurs, & elles ne diffèrent entr'elles que par plus ou moins de consistance & de volume, ou par leur figure. Elles attaquent ordinairement dans l'un & l'autre sexe les parties de la génération & l'anus.

Quelques-unes de ces excroissances cèdent au traitement mercuriel, se flétrissent & tombent d'elles-mêmes ; de ce genre sont celles qui sont molles & superficielles. A l'égard de celles qui sont dures & profondes, rarement elles cèdent au traitement le mieux administré, & on est presque toujours dans l'obligation de les lier, de les extirper avec l'instrument, ou de les cautériser. On peut cependant se servir avec avantage de la poudre escarrotique, N° 16, pour celles qui sont molles & peu profondes. Pour les autres, il faut se servir de l'eau mercurielle ou du beurre d'antimoine, soit liquide, soit glaciale ; mais il faut appliquer ces caustiques en très-petite quantité & avec la plus grande précaution, & défendre de leur contact les parties voisines, en entourant les excroissances d'un emplâtre fenêtré fait avec le diachilum. Quand on a ainsi touché ces excroissances, on laisse tom-

ber l'eſcarre ; & s'il en reſte encore, on les retouche de nouveau avec les mêmes précautions jusqu'à leur entière deſtruction. On panſe la plaie qui en réſulte avec l'emplâtre diachilum.

Si pendant l'uſage de ces cauſtiques il ſurvenoit de l'inflammation, on la calmeroit par le moyen des cataplaſmes anodins & émolliens, N° 10.

De l'Exostose et de la Carie.

L'Exoſtoſe eſt une tumeur oſſeuſe contre nature qui s'élève au-deſſus de la ſurface naturelle de l'os, & qui eſt très-fréquente dans les maladies vénériennes ; elle eſt ſouvent douloureuſe, mais quelquefois auſſi elle ne l'eſt point : il y a des exoſtoſes gommeuſes qui cèdent ordinairement à la compreſſion du doigt.

L'exoſtoſe eſt le ſymptôme de la vérole la plus confirmée. On doit la juger telle quand le malade qui l'éprouve a eu quelque maladie vénérienne, antécédente, ſi légere qu'elle ait paru, & s'il n'y a d'ailleurs aucun ſigne de ſcorbut ou d'écrouelles auxquels on puiſſe la rapporter.

L'exoſtoſe peut ſe terminer par réſolution ; &

pour y parvenir, on y applique des emplâtres fondans & résolutifs, N° 17, en même tems qu'on emploie un traitement méthodique de la vérole, approprié à l'état du malade & aux autres symptômes qui accompagnent l'exostose.

Si l'exostose se termine par suppuration, il en résulte ordinairement la carie, qui n'est autre chose qu'une solution de continuité de l'os, accompagnée de perte de substance, occasionnée par une humeur âcre & rongeante.

Quand l'os carié est à découvert, il est aisé de reconnoître la carie & ses progrès; mais si l'épaisseur des chairs ou quelqu'autre chose la cachent, il faut réunir les caractères les plus sensibles qui la désignent pour en rendre le diagnostic sûr, comme la couleur de la suppuration, qui est dans ce cas brune & noirâtre, qui teint la charpie & les tentes en noir; les parties voisines sont aussi molles, flasques & spongieuses, & exhalent une mauvaise odeur.

Pour parvenir à la guérison de la carie, ou en circonscrire au moins l'étendue & en arrêter les progrès, il faut concurremment avec le traitement mercuriel indispensable, employer les

anti-ſeptiques les plus convenables, comme l'eſſence de thérébentine, l'eau phadégénique, l'eſprit de vin camphré & ammoniacé, l'onguent d'égiptiac.

De la Vérole confirmée.

Nous avons cru devoir faire précéder le traitement de la Vérole de celui des ſymptômes les plus urgens, parce que quand ils ſont ſeuls ou récens le traitement propoſé ſuffit ſouvent pour garantir le ſujet qui les éprouve, de la vérole, & qu'ils ne la ſuppoſent pas toujours néceſſairement; parce que dans le cas contraire, il faut connoître le caractère propre à chaque ſymptôme, pour juger de leur intenſité & de quelle manière ils peuvent produire concurremment ou ſéparément la vérole. En diviſant ainſi ce travail, nous avons cru remplir plus exactement les vues de la Société Royale de Médecine, & répondre aux véritables intentions du Gouvernement : il ne nous reſte plus qu'à nous occuper à préſent de la vérole confirmée : nous la conſidérerons relativement au caractère qui lui eſt propre, à ſon eſpèce particulière, à ſon ancienneté, & à ſa maniere d'attaquer les différents individus; afin de proportionner le traitement à l'âge, au ſexe & à la

conſtitution de ceux qui l'éprouvent : car il ſeroit dangereux de rendre un traitement uniforme & général quand les différences des ſujets ſont trop ſenſibles.

En effet, un homme d'ailleurs ſain & bien conſtitué, ſe livre à un commerce dont il rapporte la chaudepiſſe, ou des chancres, ou un bubon ; ce ſont les premiers ſymptômes de la maladie vénérienne, qui, comme nous l'avons déja dit, ne ſuppoſent pas toujours & néceſſairement la vérole ; mais s'il les néglige, ou s'il les fait guérir trop précipitamment, par des moyens inſuffiſans, ou qui répercutent le virus, la guériſon apparente qui s'en enſuit, n'empêche pas qu'on ne doive le ſoupçonner au moins de porter intérieurement le germe de cette maladie ; c'eſt un principe que l'expérience confirme tous les jours ; & dans cette poſition, un homme délicat s'abſtient de communiquer avec ſa femme. Si après ſon traitement, il lui ſurvient des puſtules, des poireaux, quelques excroiſſances ou d'autres ſymptômes vénériens, ou s'il éprouve des inſomnies habituelles, des douleurs extraordinaires de la tête

ou des membres, la maladie n'eſt plus équivoque; c'eſt le virus qui s'eſt développé, & la vérole eſt confirmée. Il doit alors ſe faire promptement traiter, pour ne pas rendre la maladie plus grave, plus opiniâtre par le retard, & afin de prévenir qu'elle ne devienne rebelle & même incurable.

Si cet homme a eu l'imprudence d'habiter avec ſa femme, elle éprouvera bientôt ſans doute les premiers ſymptômes de la vérole, & ſi elle eſt groſſe, il y a tout à craindre que le fœtus ne participe de la maladie communiquée à la mere.

Un enfant venu au monde avec le germe de la maladie vénérienne, peut la communiquer à ſa nourrice, ou la nourrice déja gâtée, donne la vérole à ſon nourriſſon, ce qui malheureuſement n'eſt que trop commun; dans ces deux cas, il faut, quand il eſt encore tems, traiter la nourrice pour guérir en même tems ſon nourriſſon. Mais ſi on ne s'apperçoit que l'enfant eſt gâté, que quand il eſt déja ſevré, il faut le traiter perſonnellement avec les précautions que ſon état exige.

Voilà donc au moins quatre manieres d'avoir & de transmettre la vérole, qui exigent chacune, sous quelques rapports, un traitement différent.

Dans la premiere, où la vérole est déja ancienne & confirmée, & où le sujet a déja été traité, il faut une préparation plus longue, des moyens plus efficaces & plus long-tems continués.

Dans la seconde, un traitement ordinaire suffit ; & par ce moyen, on doit espérer de guérir en même-tems la mere & l'enfant qu'elle porte, même avant qu'il voie le jour.

Dans la troisieme, il faut toute la circonspection que l'état de nourrice exige ; c'est un intermède, il est vrai, favorable pour faire passer à l'enfant le remède, par le même organe qui lui a communiqué le mal ; mais il ne faut pas en abuser, ni le pousser trop loin.

Dans la quatrieme enfin, il faut plus de circonspection encore, puisque le remède doit être appliqué directement à l'individu foible & languissant, que cette maladie a affligé dès sa naissance.

TRAITEMENT DE LA VÉROLE, *dans des ſujets d'ailleurs bien conſtitués.*

Si on avoit à propoſer un traitement de ce genre à des gens riches & aiſés, on n'héſiteroit pas à dire qu'il faut d'abord employer les bains & les boiſſons émollientes, comme l'eau de poulet ou l'eau de veau, pour diminuer les réſiſtances qu'on doit attendre de la part des ſolides dans l'adminiſtration du mercure donné en friction ; qu'il faut y joindre un régime très-exact, ſe permettre peu de viande, préférer la volaille, & même les légumes à la viande de boucherie ; on leur interdiroit le vin, ou on ne le leur permettroit que bien trempé ; mais ici ce ſont des gens de la campagne qu'il faut traiter, dont le régime n'eſt rien moins que ſucculent, qui, peut-être ſont habitués aux liqueurs ſpiritueuſes, qui ne vivent que d'alimens groſſiers, & qui ſont excédés peut-être encore par la maladie & les fatigues inſéparables de leur état. Aux perſonnes de cette claſſe, il faut ſe contenter de dire : pendant votre traitement abſtenez-vous de manger de la ſalaiſon, des choux & autres légumes

venteux; mais vous pouvez vivre avec de la ſoupe aux herbes, vous pouvez manger des légumes aqueux, comme carrottes, panais, oignons, chicorée, épinars, laitue, oſeille, des pommes de terre, que vous préparerez avec un peu de beurre; ménagez-vous, s'il ſe peut, quelques pots-au-feu dans la ſemaine, buvez un peu de vin trempé, ne buvez point d'eau-de-vie, & tenez-vous auſſi tranquilles que votre état & vos moyens vous le permettent : à tous ces alimens, vous pouvez ſubſtituer le lait pour toute nourriture, avec lequel on prépare des ſoupes, du riz ou des œufs. Si vous ne pouvez prendre des bains tièdes, accoutumez-vous, pendant quelques jours, à boire de la tiſanne faite avec la graine de lin & la régliſſe : on pourra ſaigner ceux des malades ainſi préparés, s'ils ſont ſanguins & pléthoriques, pour les purger enſuite avec la médecine N° 6.

On leur fera commencer alors l'uſage du ſyrop fondant N° 5, dont ils prendront d'abord une cuillerée à bouche tous les matins, étendue dans une pinte de tiſanne de graine de lin : au bout de quatre jours on augmentera le

ſirop d'une demi-cuillerée, c'eſt-à-dire, qu'on en mettra chaque jour une cuillerée & demie dans chaque pinte de tiſanne ; & au bout de huit jours on mettra deux cuillerées par jour du même ſirop dans la même quantité de tiſanne : on reſtera à cette doſe juſqu'à la conſommation totale de la bouteille. Si les ſymptômes réſiſtoient, on fera prendre encore une demi-bouteille du même ſirop, à la même doſe de deux cuillerées par jour, & de la même maniere. Telle eſt la méthode qu'il faut ſuivre pour les hommes forts & robuſtes ; on peut ſubſtituer à la tiſanne de graine de lin celle de gaïac, qui conviendra encore mieux aux ſujets bien conſtitués, voyez N° 3. Mais ſi on avoit à traiter de jeunes gens depuis douze juſqu'à vingt ans, une pinte de ſirop doit ſuffire, il ne faut en donner d'abord qu'une cuillerée, & enſuite une cuillerée & demie.

Pour les perſonnes robuſtes, & dont les ſymptômes ſeront très-graves, on joindra à cette tiſanne fondante des frictions faites avec la pommade N° 21, à la doſe d'un gros, & on les portera juſqu'à ſeize ; mais quand on aura

à traiter des jeunes gens, depuis douze jusqu'à vingt ans, il ne faudra pas mettre du sirop dans leur tisanne le jour de la friction, & l'on se contentera de douze frictions pour ceux qui auront vingt ans, & de huit pour ceux qui auront douze ou quinze ans. Ces doses sont cependant subordonnées aux forces & au tempérament, car il faut les diminuer encore si le sujet étoit trop délicat pour les supporter : en général, & à moins que le mal ne soit grave, le sirop doit suffire, & on peut se passer de frictions à cet âge.

Avant de donner une nouvelle friction, on examinera chaque fois la bouche & les gencives, pour prévenir la salivation, & retarder l'administration de ce remède, si quelques signes l'annonçoient, comme la puanteur de la bouche, le gonflement des gencives, un commencement d'ulcération dans l'intérieur de la bouche; alors il faut gargariser avec le lait tiéde d'abord, & ensuite avec un peu de vin tiéde & de sucre. Si le malade éprouvoit quelques coliques ou des envies de vomir, il mettroit quelques jours d'intervalle entre les doses du sirop; ou si,

comme il arrive fréquemment, il y avoit quelques signes de sabure, on le feroit vomir avec vingt-quatre grains d'ipécacuanha, on le purgeroit avec la médecine N° 8. Si les pustules ulcérées & les chancres résistoient à ces moyens, il faudroit y joindre quelques fumigations locales, N° 18 ; elles conviennent également dans le cas de carie, quand l'os est à découvert, & peut recevoir le mercure sous cette forme.

Si on emploie ces moyens avec méthode, ils auront un succès certain, & il suffira à la fin de purger le malade avec la médecine N° 6 : il faut quelquefois répéter cette médecine.

Si quelques-uns de ceux qui auront la vérole, & qu'on devra traiter par cette méthode, avoient été attaqués de crachement de sang, de toux opiniâtre, de fièvre lente ; le sirop fondant ne pourroit leur convenir, à moins que ces derniers symptômes ne fussent véritablement vénériens ; dans ce cas, il ne faudroit leur donner ce remède qu'à demi-dose & dissous dans du lait ; on augmentera alors proportionnellement les frictions.

TRAITEMENT DE LA VÉROLE CHEZ LES FEMMES.

Quand des femmes ont la maladie vénérienne, qui leur a été communiquée tout récemment, elles ne doivent point perdre de tems à se faire traiter. Elle est alors plus facile à guérir : quand elles attendent trop long-tems, les symptômes s'aggravent & laissent souvent après eux des traces inéfaçables.

Si elles sont bien réglées, une seule saignée du bras suffit, avec une ample boisson de la tisanne émolliente N° 1, pour se préparer à la médecine N° 8, & passer ensuite aux remèdes anti-vénériens qui leur sont propres. Le sirop fondant N° 5, leur convient ordinairement ; il faut en prendre une cuillerée à bouche dans deux verres de lait coupé avec parties égales de tisanne émolliente ; on les boit à demi-heure de distance : au bout de quatre jours on en prend une cuillerée & demie dans le même véhicule ; on porte ensuite le sirop jusqu'à deux cuillerées par jour, & on a l'attention de boire dans la matinée quelques

verres de la tiſanne émolliente, ſi on prend le lait pour toute nourriture. Les femmes qui pourront prendre cette doſe de ſirop juſqu'à la conſommation d'une pinte pour les foibles, & d'une pinte & demie pour les plus fortes, n'auront guères beſoin de frictions ; mais ſi des fleurs-blanches & un écoulement habituel relâche les parties de la vulve, il arrive ordinairement que les chancres ſe bourſoufflent & ſont difficiles à deſſécher ; il faut alors y porter, au moyen d'un entonnoir de papier, les fumigations No 18, c'eſt preſque le ſeul remède qui puiſſe les cicatriſer.

Si quelques-unes des femmes qu'on aura à traiter étoient foibles, languiſſantes, ou ſi la grande boiſſon révoltoit leur eſtomac, alors on ſubſtitueroit au ſirop & à la tiſanne, des lavemens de graine de lin, N° 9, dans chacun deſquels on diſſoudroit d'abord deux cuillerées & enſuite trois du ſirop fondant, N° 5 ; on prendroit deux ces lavemens par jour, un le matin & l'autre le ſoir, juſqu'à ce que les ſymptômes aient totalement diſparus, ce qui ſuppoſe la conſommation de ſix bouteilles de

ſirop

ſirop pour les femmes fortes, & de quatre pour celles qui ſont plus foibles ou moins âgées. Il faut obſerver à ce ſujet qu'il faut garder les lavemens au moins une heure, pour qu'ils produiſent quelqu'effet ; & pour y parvenir, il ne faut les prendre qu'après avoir été à la garde-robe naturellement ou artificiellement.

Le même ſirop convient aux femmes groſſes; & en en prolongeant l'uſage ſuivant les circonſtances, on aura le double avantage de les guérir & en même-tems l'enfant qu'elles portent : il n'en faut pas donner alors moins d'une pinte & demie, mais il ne faut en donner qu'une cuillerée & demie par jour. Il faut dans cet état faire beaucoup d'attention à l'impreſſion que ce remède fait ſur les viſcères, afin non-ſeulement de le ſupprimer, s'ils devenoient douloureux, ou s'ils donnoient des ſignes d'engorgement ou d'irritation, mais auſſi de les ſaigner pour prévenir l'avortement. Il faut dans cet état ne point donner de frictions, parce que le mercure reçu par cette voie dilate quelquefois prodigieuſement les fluides, diſtend les vaiſſeaux, & forme aiſément une pléthore

du moins apparente. Si la maladie n'eſt pas grave, le ſirop ſeul ſuffit. Il faut auſſi purger avec plus de précaution & plus de modération les femmes en cet état, & ſubſtituer deux ou trois onces de manne à la médecine ordinaire; voyez N° 8.

Si après avoir fait le traitement indiqué, l'accouchement eſt heureux, ſi les ſymptômes véroliques ont diſparu, ſi la femme eſt en bon état, il faut examiner avec attention pendant pluſieurs jours ſon enfant; c'eſt en quelque ſorte la bouſſole qui conſtate la ſolidité de la guériſon. Un enfant en effet qui vient au monde dans ces circonſtances, & qui ne préſente aucun ſigne de virus, qui eſt ſain & bien conſtitué, raſſure ſur le ſort de la mere, & annonce que le traitement a été ſuffiſant.

Le tems le plus favorable pour adminiſtrer ces remèdes aux femmes groſſes, c'eſt depuis le quatrième juſqu'au ſixième mois; avant ce tems l'avortement eſt à craindre; & à ſept mois, outre qu'on n'a pas ſouvent le tems de terminer le traitement, on a encore à craindre

la fausse-couche ; il faut alors attendre l'accouchement, donner l'enfant à nourrir à la mere, & la traiter sous cet apperçu pour guérir en même-tems l'un par l'autre.

TRAITEMENT DES ENFANS SEVRÉS.

Dès qu'un enfant est sevré, & qu'on ne s'est apperçu qu'à cette époque qu'il avoit la maladie vénérienne, on n'a pu le traiter conjointement avec sa nourrice, & il faut lui administrer personnellement les remèdes convenables à son état & dans la proportion qu'exige son existence délicate, qui ne peut qu'être encore affoiblie par la maladie ; les frictions ne conviennent point à cet âge, & outre qu'on ne pourroit les employer qu'avec peine, le mercure reçu par cette voie se porteroit avec trop de promptitude & de force vers la tête & la bouche, & il en pourroit aisément résulter des engorgemens au cerveau, la compression des nerfs, ou une salivation à laquelle il seroit peut-être difficile de remédier : le sirop fondant est presque le seul moyen pratiquable ; & comme il peut se subdiviser facilement sans rien perdre de sa vertu

& de ſon énergie pour la guériſon de la maladie vénérienne, qu'il ne préſente rien de dégoûtant à l'enfant, & qu'il peut s'allier avec le lait, on l'adminiſtrera ſans peine & avec ſûreté de la manière ſuivante (1).

Si l'enfant préſente quelques ſignes de ſabure, il faut le purger avec une once de ſirop de chicorée composé pour s'aſſurer du bon état des premieres voies; on donnera alors une cuillerée à caffé du ſirop fondant mêlé avec un gobelet de lait récemment tiré; on nourrira l'enfant avec des ſoupes au lait, des farineux & des œufs : on continuera de donner le ſirop à cette doſe pendant huit jours; & s'il ne ſurvient ni vomiſſement, ni coliques, on en donnera enſuite une cuillerée & demie, & ſucceſſivement deux cuillerées juſqu'à ce qu'on ait employé au moins un demi-ſeptier de ſirop.

(1) C'eſt avec ce moyen que l'on a traité les enfans nouvellement ſevrés, à la Maiſon de Santé de la petite Pologne; on les a preſque tous guéris ſans inconvénient, ainſi qu'on le peut vérifier dans les obſervations qui ont été faites à ce ſujet, & publiées par ordre du Gouvernement.

Il faut ſeulement avoir attention que l'enfant ne ſoit pas dans l'inſtant de ſa dentition, & ſur-tout qu'il ne ſoit pas attaqué de convulſions. Le ſirop peut être porté juſqu'à trois poiſſons, meſure de Paris, ſi les ſymptômes réſiſtent au demi-ſeptier conſeillé; ces ſymptômes d'ailleurs ſeront traités comme il a été dit aux articles qui les concernent tous; il faut ſur-tout avoir bien ſoin de la bouche : s'il y avoit quelqu'ulcérations, un peu de vin miellé ſuffit ordinairement pour la nettoyer. Si le ventre étoit trop relâché, il faudroit lui faire prendre de l'eau de ris, & délayer le ſirop dans cette boiſſon; il faudroit même alors interdire le lait pendant quelque tems, inſiſter ſur les farineux, les œufs, & prendre une ſeconde médecine pareille à la premiere.

Si on a à traiter des enfans de huit à neuf ans, on leur donnera de la même maniere, en augmentant proportionnellement la doſe une chopine de ſirop pour leur traitement; trois demi-ſeptiers ſuffiſent pour un enfant de douze ans; s'il en a quinze, il pourra prendre juſqu'à une pinte de ſirop, toujours avec une

égale circonſpection; mais ce qu'il faut toujours obſerver, c'eſt de faire boire de la tiſanne N° 1 ou du lait coupé à ceux qui ſont aſſujettis à cette méthode.

On comprend d'avance toutes les variations & toutes les interprétations qu'elle exige relativement aux individus & aux circonſtances qui accompagnent leurs maladies, combien il faut être circonſpect & réſervé vis-à-vis des foibles, qui ont la poitrine délicate & qui n'ont pas de ſymptômes très-urgents; les raiſons contraires invitent naturellement à augmenter les doſes; mais tout doit être ſubordonné à l'effet du remède, & c'eſt lui qu'il faut conſtamment conſulter pour ne pas commettre de faute, & pour être encore à tems de remédier aux accidens imprévus qui pourroient ſurvenir; le plus grand véhicule du remède propoſé eſt l'eau, c'eſt celui qui prévient tous les accidens, c'eſt celui qui y remédie; on peut y ajouter du lait & des émolliens, l'huile doit être réſervée pour les cas les plus rares & qu'on n'a pu ni prévoir ni prévenir.

Il n'y a gueres de cas, dans la campagne ſur-tout, où le lait ne ſoit un moyen ſûr de

rétablir promptement les malades ſoumis à ces divers traitemens indiqués, & nous les invitons à y recourir comme à l'aliment qui leur convient le plus, & qui répareroit les fautes s'il y en avoit eu de commiſes.

Nous croyons avoir ſatisfait aux demandes qui ont été faites à la Société Royale, en donnant à notre Mémoire toutes les parties d'inſtruction dont il étoit ſuſceptible relativement aux perſonnes auxquelles le Gouvernement le deſtine, & en indiquant un remède facile à employer, sûr & peu coûteux. Nous avons donné la préférence au ſirop pour contenir le ſublimé, parce qu'il nous a paru le véhicule le plus avantageux, & celui dont il eſt le moins poſſible d'abuſer; & comme nous nous ſommes d'avance éclaircis ſur le prix, nous pouvons aſſurer qu'une pinte de ſirop preſcrit, qui peut ſuffire au traitement ordinaire & moyen, ne coûte en débourſé que quarante ſols. La liqueur de Van-Swieten, qui a des inconvéniens aiſés à preſſentir, ſi elle étoit remiſe à des gens de campagne, coûteroit preſque autant; & outre le goût & l'activité qui la feroit proſcrire pour

les femmes délicates ; les femmes groſſes & les enfans, elle pourroit tenter la gourmandiſe de quelques hommes groſſiers auxquels elle eſt réſervée : nous croyons même intéreſſant d'obſerver qu'il faut que le ſirop ſoit remis aux Chirurgiens, & qu'il leur ſoit défendu d'en laiſſer pluſieurs doſes à leur malade ; c'eſt la règle & la vigilance dans la diſtribution de ce remède, qui en fait la ſûreté.

Maniere de préparer & d'adminiſtrer les Remèdes preſcrits dans cette Inſtruction.

N° 1. Tiſanne émolliente.

Prenez racine de guimauve coupée par rouelles deux gros ; faites-la bouillir ſept à huit minutes dans une pinte d'eau, & ſur la fin ajoutez régliſſe effilée deux gros.

N° 2. Tiſanne délayante & apéritive.

Prenez deux gros de régliſſe, quelques brins de chiendent ; faites bouillir trois ou quatre minutes dans une pinte d'eau ; ajoutez nitre purifié douze grains.

N° 3. Tiſanne ſudorifique ou décoction de gaïac.

Prenez gaïac rapé deux onces, mettez-le dans cinq demi-ſeptiers d'eau, que vous ferez bouillir juſqu'à la réduction à une pinte : on y ajoute ſur la fin un peu de régliſſe.

Ajoutez à la précédente tiſanne toute chaude feuilles de ſéné une demi-once, ſel d'ipſum ſix gros; laiſſez infuſer pendant quatre heures; paſſez enſuite ſans expreſſion : on donnera deux verres de cette tiſanne à un adulte, le matin à une heure de diſtance, & un troiſième à ſix heures du ſoir. N° 4. Tiſanne ſudorifique purgative.

Prenez gaïac rapé quatre onces; faites-les bouillir dans trois demi-ſeptiers d'eau pour la réduire à une chopine; laiſſez repoſer la décoction, & filtrez-la; ajoutez-y enſuite caſſonade une livre & demie; lorſqu'elle ſera fondue & que la liqueur ſera en ébullition, vous la clarifierez avec des blancs d'œufs battus; faites cuire le tout en conſiſtance de ſirop; jettez le tout chaud dans une terrine de terre, & ajoutez-y alors mercure ſublimé corroſif douze grains, diſſous dans une once d'eau-de-vie ou d'eſprit de vin; mêlez cette diſſolution exactement avec le ſirop, & quand il ſera refroidi, conſervez-le dans une bouteille bien sèche. N° 5. Sirop fondant.

N° 6. Pillules purgatives & fondantes.

Prenez mercure crud une livre.

Crême de tartre en poudre une demie-livre.

Scammoné d'Alep Jalap	en poudre	de chacun une livre.

Sirop de vinaigre deux livres & demie, pour en former une masse d'une consistance un peu molle.

On triture dans un mortier de fer avec un pilon de même métal le mercure & la crême de tartre ; on y ajoute ensuite petit-à-petit suffisante quantité de sirop de vinaigre ; on triture l'un & l'autre pendant un tems suffisant pour que le mercure soit totalement éteint, & qu'avec une bonne loupe on n'en apperçoive pas le plus petit atôme : on en jugera encore plus sûrement si on prend un peu de ce mêlange étendu sur une carte, ou entre deux morceaux de papier pour rendre les globules plus sensibles ; & si alors on n'en apperçoit plus avec la loupe, on aura rempli la premiere opération, qui est l'extinction du mercure : on continue néanmoins encore de le triturer ainsi pendant une douzaine d'heures, en y ajoutant un peu de la scammonée pesée & du sirop, & on acheve de mêler ainsi les poudres en y ajoutant

toujours un peu de ſirop. Lorſqu'on a employé les poudres & que la maſſe eſt faite ſelon l'art, on continue de la battre encore pendant au moins vingt-quatre heures, afin d'en rendre le mélange infiniment plus exact.

On diviſe cette maſſe ſelon le beſoin pour en former des pilulles du poids de ſix grains; un gros formera douze pilulles : ſix de ces pilulles doivent ſuffire pour une médecine ordinaire; on en donnera plus ou moins ſuivant l'âge, le ſexe, & le tempérament du malade : un demi-gros ſuffit pour un adulte, un ſcrupule pour une femme ou un jeune homme de moyen âge, douze grains pour un enfant de dix ans, & deux ou trois grains pour un enfant de deux ou trois ans qu'on vient de ſevrer : on peut donner ces pilulles comme fondantes en en diminuant proportionnellement la doſe : la priſe pour un adulte ne coûte pas un ſol.

Prenez une boule d'acier, mettez-la dans un morceau de linge fin; ayez de l'eau tiéde dans laquelle vous mettrez votre boule en la remuant continuellement; lorſque l'eau aura N° 7. Infuſion martiale vulnéraire.

acquis une couleur un peu brune, l'eau ferrugineuſe ſera faite.

N° 8. Médecine pour les femmes groſſes & les femmes délicates.

Prenez manne depuis deux juſqu'à trois onces, faites-la fondre dans quatre à cinq onces d'eau : on peut y infuſer, ſelon les circonſtances, un demi-gros de rhubarbe concaſſée, ou on y fera fondre un gros *ou deux* de ſel d'ipſum.

N° 9. Lavement de graine de lin.

On fera bouillir dans cinq demi-ſeptiers d'eau deux onces de graine de lin ; lorſque l'eau ſera douce au toucher, ou un peu gluante, on s'en ſervira de la manière dont il eſt dit.

N° 10. Lotions & fomentations émollientes.

Jettez dans une pinte d'eau bouillante, fleurs de mauve, bouillon blanc & mélilot, de chaque une bonne pincée.

N° 11. Lotion réſolutive.

Prenez extrait de Saturne, depuis une demi-once juſqu'à une once, que vous mettrez dans une pinte d'eau.

N° 12. Lotion vulnéraire animée.

Prenez verge d'or, abſinthe, de chacune une petite poignée ; faites bouillir dans trois

chopines d'eau, pendant un quart-d'heure; paſſez & ajoutez eau-de-vie camphrée deux onces.

Prenez mie de pain une livre; on l'émiette avec ſoin, on le met avec ſuffiſante quantité de lait; on le fait cuire juſqu'à conſiſtance de bouillie, & ſur la fin on y ajoute un jaune d'œuf. N° 13. Cataplaſme émollient & anodin.

Prenez mie de pain une livre, roſes de Provins une poignée, faites cuire le tout en conſiſtance de bouillie avec ſuffiſante quantité de vin rouge. N° 14. Cataplaſme tonique

Prenez parties égales d'huile d'olive & de vin, battez-les long-tems afin d'en rendre le mélange plus exact & qu'il acquiére la conſiſtance de baume. N° 15. Baume Samaritain.

Prenez poudre de ſabine fraîche une once, mercure précipité rouge un gros; mêlez exactement. N° 16. Poudre eſcarotique.

Prenez parties égales des emplâtres de diabotanum & de *vigo cum mercurio*, étendez-les ſur de la peau. N° 17. Emplâtre fondant & réſolutif.

N° 18. Fumigations. On peut employer pour faire les fumigations ou le mercure doux ou le cinabre en poudre, depuis un demi-gros jusqu'à un gros.

Lorsqu'on veut faire la fumigation, on jette en plusieurs fois la dose de mercure doux, ou de cinabre sur des charbons ardens, & l'on en dirige chaque fois la fumée sur la partie affectée de chancres ou de pustules, & même dans la vulve chez les femmes, par le moyen d'un entonnoir de papier ou de carton.

N° 19. Injection pour les hommes. Prenez mercure doux, trois gros, gomme arabique, une demi-once, eau de riviere filtrée, douze onces.

Faites fondre la gomme arabique dans trois ou quatre onces de cette eau; mettez votre mercure doux dans un mortier de marbre ou de pierre; triturez-le en ajoutant petit à petit de la dissolution de gomme arabique, comme si on préparoit un looch; lorsqu'on aura employé toute la dissolution, on verse le tout dans une bouteille, on y ajoute les autres huit onces d'eau, & l'injection est faite.

On en injecte deux ou trois fois par jour

avec une petite ſeringue dans l'urèthre; on appuie un peu ſur le gland afin que l'injection ne ſorte point d'abord, on bouche le canal en le ſerrant un peu entre les doigts; on fait ainſi pénétrer l'injection le plus avant qu'il eſt poſſible, l'on recommence encore une fois ou deux, & toujours avec les mêmes précautions.

Prenez eau phagédénique filtrée une pinte, ajoutez-y quatre onces de miel roſat. N° 20. Injection pour les femmes.

On en injecte également trois ou quatre fois par jour dans la vulve avec une ſeringue propre à cet uſage; la ſeringue pour les femmes eſt plus longue que celle pour les hommes, le tuyau qui y eſt adapté eſt courbé, & l'extrémité eſt percée en arroſoir.

Prenez mercure crud une livre, axonge de porc une livre. N° 21. Pommade mercurielle.

Mettez dans un mortier de fer ou de marbre ou une terrine de terre; il faut triturer l'un & l'autre juſqu'à parfaite extinction du mercure.

Au Louvre, le 12 Septembre 1786.

Signés DE LASSONE & DE HORNE.

Je certifie que la présente Instruction, qui a été lue dans la Séance tenue au Louvre le 12 Septembre 1786, a été approuvée par la Société Royale de Médecine, & que cette Compagnie a arrêté qu'il en seroit incessamment envoyé une copie au Ministre.

Au Louvre, ce 12 Septembre 1786.

VICQ-D'AZYR, Secrétaire perpétuel.